Ms. gall.
Quart. 17.

Ex bibl. Frid. Jac. Roloff.

ms. Gall. quart. 17.

RECUEIL DE PIECES FUGITIVES EN VERS

CONTENANT

L'EPITRE A URANIE

L'EPITRE A ATHENAIS

QUESTION DE THEOLOGIE

AVEC LA REPONSE ET LA REPLIQUE

L'ANTITHEOLOGIEN

ET

LA BATHSEBATH.

A Londres

Chez Jean Pierre Schmidt.

MDCCXLIIII.

Ex
Biblioth. Regia
Berolinens.

L'EPITRE A URANIE.

Tu veux donc belle Uranie
Qu'erigé par ton ordre, en Lucrece, nouveau,
Devant toi d'une main hardie
A la Religion j'arrache le bandeau:
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau;
Des mensonges sacrez dont la Terre est remplie;
Et que ma Philosophie
T'apprenne a mepriser les horreurs du Tombeau
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne croi point qu'enyvré des erreurs de mes Sens
De ma Religion blasphemateur profane,
Je veuille avec depit dans mes egaremens
Detruire en Libertin la loi, qui les condamne.
Examinateur scrupuleux,
Je pretens penetrer d'un pas respectueux,
Au plus profond du Sanctuaire
Du Dieu mort sur la Croix, que l'Europe revere.

L'horreur d'une effroïable nuit
Semble cacher son Temple à mon oeil temeraire;
Mais la Raison, qui m'y conduit,
Fait marcher devant moi son Flambeau, qui m'éclaire.
Les Pretres de ce Temple avec un ton severe
M'offrent d'abord un Dieu, que je devrois haïr:
Un Dieu, qui nous forma pour être miserables,
Qui nous donna des coeurs coupables
Pour avoir droit de nous punir:
Qui nous crea d'abord à lui meme semblables,
Afin de nous mieux avilir,
Et nous faire à jamais souffrir
Des Tourmens plus epouvantables.
Sa main creoit à peine une ame à son image,
On l'en vit soudain repentir:
Come si l'Ouvrier n'avoit pas du sentir
Les defauts de son propre ouvrage,
Et sagement les prevenir.
Bientôt sa fureur meurtriere,
Du monde épouvanté sappant les fondements,
Dans un deluge d'eau detruit en même tems;

Les sacrileges habitans,
Qui remplissoient la terre entiere
De leurs honteux dereglemens.
Sans doute on le verra par d'heureux changemens,
Sous un Ciel épuré redonner la lumiere,
Et de nouveaux humains, à des coeurs innocens;
De sa lente sagesse éternels monumens.
Non: il tire de la poussiere
Un nouveau peuple de Titans,
Une race livrée à ses emportemens,
Plus coupable que la premiere.
Que fera-t-il? Quels foudres éclatans
Vont sur ces malheureux lancer ses mains severes?
Va-t-il ~~plonger~~ dans le Cahos plonger les Elemens?
Ecoutez. O Prodige! O Tendresse! O Mysteres!
Il venoit de noïer les Peres;
Il va mourrir pour les Enfans.
Il est un peuple obscur, imbecille et volage,
Amateur insensé des superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans l'Esclavage,
Et l'éternel mepris des autres nations.

Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant sa Puissance,
Se fait concitoyen de ce Peuple odieux,
Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naissance,
Il rampe sous sa mere, il souffre sous ses yeux
Les infirmitez de l'Enfance:
Long tems vil ouvrier, un rabot à la main,
Ses beaux jours sont perdus dans ce lache exercice;
Il prêche enfin trois ans le peuple Idumeen,
Et perit du dernier supplice.
Son sang du moins, ce sang d'un Dieu mourant pour nous,
N'étoit il pas d'un prix assez noble, assez rare,
Pour suffire à parer les coups
Que l'Enfer jaloux nous prepare?
Quoi! Dieu voulut mourir pour le salut de Tous,
Et son Trepas est inutile!
Quoi! l'on me vantera sa Clemence facile,
Quand remontant au Ciel, il reprend son courroux,
Quand sa main nous replonge aux éternels abimes,
Et que par ses fureurs effaçant ses bienfaits,
Aïant versé son sang, pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux, que nous n'avons pas faits.

Ce Dieu poursuit encore aveugle en sa colere,
Sur les derniers enfans l'erreur du premier Pere.
Il redemande compte à cent Peuples divers,
Assis dans la nuit du mensonge,
De ces obscuritez ou lui meme il les plonge,
Lui, qui vient, nous dit on, èclairer l'Univers.
Amerique, vastes Contrées,
Peuple, que Dieu fit naitre aux portes du soleil,
Vous Nations Hiperborées,
Vous que l'erreur nourrit dans un profond sommeil,
Vous serez donc un jour à sa fureur livreés,
Pour n'avoir pas sçu qu'autrefois
Dans un autre Hemisphere, aux plaines Idumées,
Le fils d'un Charpentier expira sur la Croix.
Non, je ne connois point à cet indigne image,
Le Dieu que je dois adorer.
Je croirois le deshonorer
Par un si criminel hommage.
Enten, Dieu que j'implore, enten du haut des cieux
Ma voix pitoyable, et sincere:
Mon incredulité ne doit point te deplaire,
Mon coeur est ouvert à tes yeux,

On te fait un Tiran, je cherche en toy mon Pere,
Je ne suis point Chretien, mais c'est pour t'aimer mieux.
Ciel! o Ciel! quel objet vient s'offrir à ma veüe!
Je reconnois le Christ puissant et glorieux.
Auprès lui dans une nuë,
Sa croix se presente à mes yeux.
Sous ses pieds triomphans la mort est abatuë,
Des portes de l'Enfer il sort Victorieux,
Son regne est annoncé par la voix des Oracles;
Son trone est cimenté par le sang des Martirs,
Tous les pas de ses Saints sont autant de miracles;
Il leur promet des biens plus grands que leurs Desirs:
Ses exemples sont saints, sa morale est divine,
Il console en secret les coeurs qu'il illumine,
Dans les plus grands malheurs il nous offre un appuy.
Et si sur l'Imposture il fonde sa Doctrine
C'est encore un bonheur d'être trompé par lui.
Entre ces deux Portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscure verite,
A toi, que la Nature honora d'un Genie
Qui seul égale ta Beauté:

Songe que du Tres Haut la Sagesse immortelle
A gravé de sa main dans le fond de ton coeur,
La Religion naturelle :
Crois, que ta Bonne foi, ta Bonté, ta Douceur,
Ne sont point les objets d'une haine éternelle.
Crois que devant son Trone, en tout tems, en tous lieux
Le coeur du juste est precieux,
Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis charitable,
Trouve plutôt grace à ses yeux,
Qu'un Jansenista impitoyable.
Ou un Pontife ambitieux.
Et qu'importe en effet, sous quel titre on l'implore ?
Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore.
Ce Dieu n'a pas besoin de nos voeux assidus.
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices,
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas par des sacrifices.

Épitre à Athenais.

Vous, dont la main sage et severe,
A, par un effort genereux,
Arraché de l'Erreur le Bandeau specieux,
Et sçu briser les liens odieux
Qu'elle fait adorer au stupide vulgaire;
Athenais, Vous que la Verité
De ses secrets a pris le soin de l'instruire,
Et sortant devant vous de son obscurité;
A vos yeux à l'instant avez vu se detruire
Les Prejugez trompeurs, qui viennent nous seduire
Dans ce sentier peu frequenté,
Prenant la sagesse pour guide.
Heureux, qui comme Vous d'une course rapide,
Peut voler vers ce vrai, ce vrai tant souhaité,
Et rassurant sa demarche timide,
Dans ce sentier negligé des Humains;
Fixer ses pas trop long tems incertains.
Mais les Tenebres reverées,
De l'ignorance et de l'Erreur,

De la Credulité le Charme seducteur
Ont fait prendre aux Mortels ces traces égarées.
Cependant en naissant l'home porte en son coeur
De la Raison les semences sacrées:
D'Elle depend son unique bonheur.
Mais loin de cultiver cette Plante divine,
Les funestes impressions
De cent fausses Opinions,
L'étouferent bientot jusques dans la Racine.
A la clarté du jour à peine ouvrant les yeux,
L'homme commence ici bas sa carriere.
Qu'on le livre au joug rigoureux
Des Prejugez et de l'Erreur altiere:
Tyrans cruels, Tyrans imperieux,
Dont il s'est fait lui meme esclave volontaire.
Nature, cette tendre Mere
Lui donna, pour le rendre heureux,
Des Passions à satisfaire.
Mais aveugle artisan de son sort rigoureux,
L'home mit sotement sa gloire à les abatre,
Et forgea, trop industrieux,
Des Prejugez pour les combatre.
Pour les plaisirs l'homme sans doute est né
Enfant cheri de la Nature.

Le sein de cette Mere est une source pure,
Des douceurs, dont par tout il est environné.
Sur l'univers entier que l'on jette la vuë.
Tous nos sens sont flattez des charmes les plus doux:
Ou trouver un endroit dans sa vaste étenduë
Qui ne soit point marqué par ses bontez pour nous.
Dans les Biens que la Terre enfante.
Connoissons cette Verité;
Son immense fecondité
De nos Devoirs est la leçon vivante.
Inepuisable en sa fertilité.
Voions de toutes parts; prodigue en ses largesses
Nature à pleines mains repandre ses richesses,
Et sous ces noms par nous même inventez,
Faire naitre et murir les Biens quelle nous donne.
Les Presens de Ceres, de Bachus, de Pomone,
Sont des Presens de ses bontez.
Dans nos Champs elle se pare.
Pour un tems des Epics croissans;
Et puis elle abandonne au Laboureur avare,
De ses Guerets les Tresors jaunissans.
Ici toujours plus favorable
De nos delicieux coteaux,
Elle fait couler à longs flots
Cette liqueur adorable
Dont l'enchantement aimable

Sait au milieu des tranquiles festins,
Faire naitre la joye et mourir les chagrins.
Dans ce Païs l'Arbre fertile
Dont les Rameaux, honneur de nos Vergers,
Courbent sous le poids utile
Des fruits, dont ils sont chargés,
Semble nous annoncer par une voix touchante,
Aprochez o Mortels! venez en ces beaux lieux,
C'est pour vous que sont faits mes fruits delicieux:
Cueillez, savourez en la douceur innocente,
Et benissez l'Auteur de ces dons precieux,
Ce n'est qu'à Vous qu'il les presente.
Ces Richesses ne sont ni pour lui ni pour moi,
Usez en, livrez vous à cette douce Loi;
Et rendez grace à sa main bienfaisante.
Nous entendons par tout la meme voix,
Tout ici bas aux plaisirs nous invite,
A jouir tout nous excite:
Les yeux sont éblouis du vif email des fleurs
Que Zephir dans nos champs au matin fait eclore.
Et qu'il sçait embellir de plus belles Couleurs
Pour en faire homage à Flore.
Ici les doux oiseaux volant sur les Buissons,
Gazouillent, à l'envi, mille et mille chansons:
Ce clair Ruisseau qui fuit dans la Prairie,
Et fait sans s'arreter mille cercles divers,
Melant son doux murmure à leur tendre harmonie.

Forme les plus charmants Concerts.
Par tout brille l'eclat de sa Magnificence,
Chaque saison encore vous offre sa beauté,
Afin que vous goutiez dans cette difference.
Les agremens de l'abondance
Et ceux de la Varieté.
La Nature ainsi donc ne cherchant qu'à nous plaire,
Prodigue ses Tresors ouverts de tous cotez;
Et par tout nos sens enchantez
Trouvent de quoi se satisfaire.
Rien n'echappe à ses tendres soins,
Et ses bontez toujours propices,
Nous font trouver des Delices,
Ou nous cherchions nos Besoins.
Nos actions indispensables
Sont pleines de mille Agremens,
Necessaires en meme temps;
Elles sont toutes agreables:
Et pour combler notre Felicité,
Nos besoins sont inseparables
Des attraits de la volupté.
Mais que vous ont servi ces Dons inestimables?
Helas! les Mortels insensez
Sont de l'aveuglement devenus les Victimes;
Aux Biens, qui les cherchoient, ils se sont refusez;
Dans des plaisirs si purs ils ont placé des Crimes.

Esclaves rampans et honteux
De Fanatisme et d'ignorance.
Ils ont interdit à leurs voeux
Les doux Plaisirs, Enfans de l'innocence,
Qui s'offroient par tout devant eux.
Mais regardez quelle est votre imprudence,
Et rougissez, ô Mortels trop soumis!
Quoi, ce n'est que pour votre perte,
Que ces biens ont été produits?
Des fleurs le vif éclat et la douceur des fruits,
Tous les Tresors dont la terre est couverte,
Etalent à vos yeux leurs perfides faveurs,
Pour verser seurement le Poison dans vos Coeurs?
Quoi, ces vifs sentimens dont notre ame est emuë,
A l'aspect de la Beauté,
Ces charmes attraïans qu'elle offre à notre vuë,
Ou sont melez les traits de la Divinité,
Ces agitations aimables,
Ces Desirs, ces Transports qu'elle fait naitre en nous,
Sont ils des mouvemens, qui nous rendent coupables?
Ne brille-t-elle helas! des attraits les plus doux,
Qu'afin de nous porter des coups
Aussi cruels qu'inevitables?
O Vous, Etre supreme, auteur de tous les Biens
Dont vous offrez la jouissance
Si ces riches presens, Ouvrage de vos mains

Sont de pieges tendus contre notre innocence.
Retenez, retenez vos bienfaits inhumains;
Sauvez nous par pitié des perils trop certains
D'une si funeste abondance.
Mais loin de nous de pareils sentimens.
Etouffons ces injustes craintes;
Et ne portons pas nos plaintes
A qui nous ne devons que des remercimens.
Jouissons, jouissons avec reconnoissance;
Des Bienfaits infinis de sa magnificence.
Mais Ennemis de leur propre bonheur,
Les Hommes ont de la Nature
Etouffé la voix sainte et pure,
Qui parloit sans cesse à leur coeur;
Pour se soumettre à des Loix chimeriques,
A des Devoirs fantastiques
Qui remplissent leurs jours d'epouvante et d'horreur;
Il n'est plus rien pour eux de legitime,
Un Regard, un Desir, un Penser est un crime;
Ils n'ont plus à cueillir parmi tant de malheurs,
Que de tristes moissons d'amertume et de pleurs.
L'Homme ainsi s'est chargé de chaines trop pesantes,
Qui le font sans cesse gemir:
Toujours elles se font trop vivement sentir;
Mais que peuvent ses mains foibles et languissantes?

A peine sent-t-il des Devoirs superflus.
Ces chaines soulevées
Bientot par leur chute aggravées
Ne font que l'appesantir plus.
Vous, qui voiez les Erreurs et les Peines
Du reste des foibles humains,
Sage par leurs malheurs, libre de craintes vaines,
Coulez, coulez des jours plus purs.
Athenaïs, suivez l'infaillible lumiere
Du Flambeau de la Verité:
Vers les Plaisirs c'est lui qui vous éclaire:
Ne fermez pas les yeux à la clarté
Come fait le peuple hebeté,
Dont la debile et tremblante paupiere
Ne peut souffrir l'eclat et la vivacité.
Pour moi, disciple d'Epicure,
Ami de la Vertu, sectateur des Plaisirs;
Je ne connois que la Nature,
Et n'obeis qu'à ses Desirs.
Ah quoi! la frivole esperance
Des biens d'un douteux avenir,
Detruiroit la jouissance
De ceux, qu'on peut prevenir?
Pour suivre une ombre fugitive
Nous fuirions les Attraits, qu'offre la Volupté?

Et dans une attente craintive
Nous passerions notre félicité?
Non, non: notre ame ainsi ne peut etre captive:
Nous trouvons dans nos sens plus de realité:
Aux plaisirs de l'Eternité
Faudra-t-il donc que l'on imole
Tous les plaisirs d'ici bas?
Que notre ame sans cesse vole
A ceux, qu'elle ne connoit pas?
D'un bonheur imaginaire
Je ne repais pas mon coeur;
Le seul bien present peut faire
Mon unique et vrai bonheur.
Qui peut assurer, si la vie
Par la destruction des fragiles ressorts,
Dont est composé notre Corps,
Nous sera pour jamais ravie;
Ou si la mort sera d'un autre état suivie?
Mais si l'Etre pensant, que nous nommons Esprit,
N'est rien qu'un sang subtil, une flame legere,
Modalité de la matiere,
Qui s'altere et s'evanouit;
Puisqu'il doit un jour se resoudre,
Se changer, s'exhaler, et se reduire en poudre,

J'atendrai tranquilement
L'heure qui doit me rendre à mon premier neant.
La Nature, dit on, sent une horreur extreme,
Pour cet aneantissement.
Mais je ne connois point de pareils sentimens.
Come j'en suis sorti, j'y rentrerai de meme.
Si l'Esprit au contraire est imateriel,
En brisant les liens de sa Prison grossiere,
Que l'on fait ici bas servir à la Matiere,
Ce feu sacré, cet Esprit imortel,
Doit par son essence divine,
Retourner dans le sein de cet Etre éternel
Dont il tire son Origine.
Attendant cet instant vainement redouté,
Profitons bien de ceux, que le Destin nous laisse.
Aux plaisirs notre coeur porté
Entre leurs bras doit aimer la Sagesse
Mere de la Tranquilité.
Que ses leçons soient sans foiblesse
Ainsi que sans severité.
La voluptueuse indolence
Ouvre à nos voeux son sein tranquile et doux.
Tandis que le Soleil se leve encore pour nous
Coulons dans les plaisirs des jours pleins d'innocence,
Soumis en tout aux ordres du Destin,

Sachons par une heureuse adresse
De nos jours reculer la fin.
Mais songeons cependant avec quelle vitesse
Ces instans precieux s'echapent de nos mains.
Ce Tems, cet heureux tems se derobe sans cesse,
Et fuit bien loin de moi, tandis que je m'en plains.
Goutons donc les douceurs, que donne la Jeunesse,
Athenäis, ainsi le prescrit la Sagesse;
Et puisqu'il nous faut tous perir,
Sachons au moins de vivre
Avant que de mourir.

Illusion de Theologie

Sur un prix remporté à l'Academie des Sciences en 1778 pour prouver que les Theologiens ne connoissent point Dieu.

Les ignorans seront ignorez. Cor. 14, 38.
Ceux qui ne connoissent point Dieu sont des insensez, qui ne sont expertis qu'à faire le mal. Jean. 4, 22.
Ce sont les Persecuteurs des justes qui ne connoissent point Dieu ni ses attributs. 1 Cor. 11. 4.
Dans ce tems là, nul n'aura besoin d'enseigner son prochain à connoitre Dieu. Car tous les Elus le connoitront dit le Seigneur. Heb. 8. 11.
Quiconque fera mourir les justes, dira encore, qu'il rend service à Dieu,

parce que les Persecuteurs ne conoissent point Dieu.. Jean. 16, v. 3.

Question:

Vous Docteurs en Theologie,
Puisque nous voici dans ce Lieu:
Sans aucune Amphibologie
Dites nous ce que c'est que Dieu.

Reponse.

Loin de rien decider sur cet Etre supreme,
Gardons en l'adorant un silence profond.
Ce Mystere est immense, et l'Esprit se confond.
Pour dire ce qu'il est, il faut etre lui même.

Replique.

Quoi! parmi vos plus beaux Esprits,
cette Reponse pitoyable
Qui ne dit rien du tout, a remporté le Prix?
Les Vers en sont polis, l'Harmonie agreable,
Mais que voit on de raisonnable?
Si vous n'avez jamais compris
L'Esprit de l'Univers, l'Etre seul adorable
Mal a propos Docteurs, avez vous entrepris
De vouloir enseigner son culte à tout le monde;
Quand votre ignorance profonde
Ne sçait quel est ce Dieu, sçait elle en bonne foi

Quelle est sa volonté, son Culte, ni la Loy?
Hé! comment voulez vous que sur vous on se fonde?
Puisque vous ne conoissez point
Quelle est la Nature Divine;
A quoi sert donc votre Doctrine,
Qu'à nous abuser sur ce point?
Pourquoi nous prechez vous de croire des Mysteres,
Que vous n'avez jamais conceus?
Qui nous assurera que de vaines Chimeres,
N'auroient point abusé nos Peres,
Dont la Tradition vous a deceus, come eux.
Dans un Etre tout bon est il de la Colere?
De la Vengeance, des Fureurs?
Qu'une humeur jalouse l'altere?
Qu'il ait de la rancune et mille autres erreurs?
Qu'il se repente enfin d'avoir fait un ouvrage;
Ainsi que prechent ces Docteurs?
Et que l'Etre tout bon, tout prevoyant, tout sage,
Aux laches Passions, comme aux vils attributs;
Se trouve assujetti, suivant le temoignage
De leurs Ecoles de Bibus?
Le Peuple, admirateur de frivole Rebus
Dans ce Quatrain, peut etre, y trouve du Sublime.
Mais l'Homme bien sensé n'en fera point d'estime,
Ce n'est qu'un ridicule abus.

Ainsi sont faits tous ceux dont l'Erreur nous opprime

En nous cachant la Verité,

Par les detours subtils de la vaine Magie,

Qu'on nomme avec respect chez nous Theologie;

Mais qui n'est tout au plus, qu'un savoir inventé

Pour couvrir la Raison d'affreuse obscurité.

He! qui pourroit, Docteurs, selon votre Doctrine

Croire, adorer, aimer une Divinité,

La servir, la prier, que sa bonté divine

Soulage notre infirmité?

Si nous n'en avons nulle idée

Sa Grace à nos desirs peut elle être accordée?

He! comment saurons nous come il faut l'invoquer?

Peut être en vous suivant, ce sera le choquer?

Car qui peut bien servir un maitre

Quand il ne l'a jamais connu?

Et même selon vous, ne le pouvant connoitre;

Faudra-t-il l'invoquer en langage inconnu,

Comme Rome toujours a voulu le prescrire?

Quoi! pouvons nous bien nous flatter,

Quand nous ne savons pas ce que nous osons dire

Que Dieu voudra nous écouter?

Je l'avois bien prevu, que notre intelligence

Ignoroit du vrai Dieu l'entiere connoissance

Sans droit et sans raison vous dressez des autels.

Cependant vous voulez faire errer les mortels,
Sans qu'ils puissent suffire à vos lâches demandes;
Vous leur faites donner offrandes sur offrandes.
Voila le seul motif de votre Doctorat,
Que vous nous annoncez avec tant d'apparat.
Docteurs, en verité, vous vous trompez, vous même,
Vos Silogismes, vos Sistemes,
Ne sont qu'un vain Babil, et tous vos argumens
Ne sont que des embrouillemens,
Qui voudroient nous ôter l'entiere connoissance,
Que nous avons d'un Dieu tout puissant, tout immense,
Tout bon, tout grand, tout saint, tout juste, tout parfait
Qui fit tout, par qui tout fut fait.
Mais si du Bien, du Mal, vous cherchez l'origine,
Dans ce Fabricateur, dans cet ame divine;
Sachez que le Mal et le Bien,
Sont deux principes necessaires,
Qui subsistent par leurs contraires.
Car dans l'Univers il n'est rien
Qui n'ait quelque contraire, ou quelque antipathie.
Il n'est nul Bien sans mal, et cette verité
Nous fait voir que la fausseté
Avec le vrai ne peut avoir de simpathie.

La lumiere, et l'obscurité,
La joye et la melancholie
Sont contraires de qualité,
Ainsi que la santé l'est de la maladie.
Ainsi par le contraste, en incidents divers,
La Nature subsiste et regit l'univers.
Ainsi Dieu de tout tems l'ayant determinée,
Elle doit à jamais suivre sa Destinée.
Malgré tous les voeux des mortels:
Les Prieres, l'Encens fumant sur les autels.
Des humains les pompeux et devots sacrifices.
Car Dieu prevoïant tout a tout preordonné
Et necessairement tout predeterminé.
Il n'est prestige, ni miracle,
Qui puisse y faire aucun obstacle.
Ainsi sans nous en tourmenter;
Ce qui doit arriver, arrivera sans doute.
De nos conditions il faut nous contenter
Et suivre sagement le cours de notre route.
En jouissant des biens avec sobrieté.
Que votre aveugle Foy, suivant l'obscurité
Docteurs vous mene aux lieux, ou l'ame ne voit goute.
Pour nous, de la Raison nous suivrons la clarté,
Qui conduit au sejour de la Felicité.

L'Anti Theologien.

Contre tous les Professeurs du Mensonge, et de la superstition, qui veulent faire passer leurs Reveries et leurs Chimeres pour Articles de Foy.

Aux Amateurs de la droite Raison et de la Verité.

Bien aimez, ne vous fiez point à tout Esprit, mais éprouvez les Esprits, savoir s'ils sont de Dieu: Car plusieurs faux Docteurs sont venus au monde. 1 Jean. 4, 1.

Preface.

Aux Fanatiques, Idolatres et Superstitieux, Ennemis de la verité, qui ne peuvent souffrir la saine Doctrine: mais ayant les oreilles portées au Mensonge et à l'Erreur, se font des Docteurs suivant leurs desirs, et en se detournant du service du vrai Dieu, ils s'abandonnent aux fabuleuses chimeres de ces Sophistes. Timot. 2. 4. 3.

Vous, Ennemis de la droite Raison,
Qui rejettez cette clarté celeste;
Secteurs, nourris de dangereux Poison,
Dont vous seduit le mensonge funeste:
Faux Sectateurs de Prestiges servers,
Dont est rempli tout ce vaste univers;
Et qu'on diroit qu'une noire-magie
Ensorcela de sa Theologie.

Si vous pouvez, repondez à ces vers:
Peuple insensé, peuple visionnaire,
Et fanatique, et superstitieux,
Esclave vil de l'Erreur mensongere,
Adorateur d'une sotte Chimiere,
De Prejugez et d'une Foy sans yeux
Sans fondement, raison, ni connoissance.
D'opinion chacun est entêté,
Suivant l'instinct de sa crasse ignorance
Raisonne enfin comme un âne bâté,
Sans rien savoir, sans nulle intelligence
Qu'un reste impur que l'Ecole a dicté,
Qui n'est au fond, qu'Erreur, qu'Extragance
Qu'amusement, qu'abus, que fausseté.
Or de ces gens d'Esprit tant infecté,
Vous allez voir l'autentique Sentence.

Non, Messieurs les Docteurs, vos sophismes divers,
Ne detruiront jamais la Raison qui m'éclaire,
De vos dogmes trompeurs vous troublez l'univers:
Mais votre aveugle Foy n'est qu'erreur, que Chimiere,
Qu'une illusion temeraire;
Comme vous verrez en ces vers.

Il faut, nous dites vous, croire tous vos mysteres,
Ou nous serons damnez.... Damnez! le mot est doux!
Mais ces mysteres saints, de qui les tenez vous?
De qui? Nous les tenons des leçons de nos Peres;
Par la tradition ils sont passez à nous.
Il faut croire sans contredire,
L'aveuglement doit nous suffire,
Et nous nous y soumettons tous.
Fort bien: mais dites moi, sans chagrin sans courroux:
Tous les hommes sont faux, vos peres pouvoient l'être,
Ou bien les ignorans, autant que vous peut etre:
Quelle preuve avez vous de leur vocation,
Pour croire aveuglement à leur tradition?
Vous ne pouvez avoir pour fonder vos Systemes,
Que ce qu'ils vous ont dit eux memes.
Eux memes les ont dits, come ils les ont connus,
Eux memes pourroient bien avoir été deçus.
Puisque tant de Docteurs errent à votre compte,
Vous pouvez bien aussi come eux, errer sans honte.
Qui fait la Verité? Est ce Vous? Oui. Abus;
Vous savez nous tromper, Docteurs, et rien de plus.
Car suivant tous vos Paradoxes,
Parmi tous ceux, que vous blamez,

Vous ne sauriez jamais passer pour orthodoxes.
Ils vous condamnent tous, et vous les condamnez:
Pas deux du même avis, pas un qui ne differe
Sur la foy de quelque mystere.
Vous blamez tous les gens, dont vous êtes blamez.
Qui devroit decider? La raison ce me semble.
Point du tout, direz vous, ce doit être la Foy:
Il est vrai, l'une et l'autre est assez mal ensemble.
Car la Foy se fait une loy
De croire sans raison, sans preuve, ni sans doute
Tout mystere ou jamais le bon sens ne vit goute.
C'est ainsi qu'il faut croire; un pouvoir absolu
Vous l'ordonne. Croïez: l'Eglise a voulu.
Mais je demande, quelle Eglise
Me doit prescrire un Reglement,
Sur qui doit mon ame soumise
Poser l'assuré fondement?
Chacun tient pour la sienne et la croit fermement.
Croïez votre Pasteur en matiere si haute;
S'il fait mal à son Dam, ce n'est pas votre faute.
J'en conviens; Mais lequel dois je avoir pour Pasteur?
Si mon Pasteur est faux, dois-je en un Precipice
Suivre ses pas errans, pour plaire à son caprice,
Comme un aveugle suit un mauvais Conducteur?

Dois je enfin me soumettre aux soins d'un Imposteur?
Dieu me saura-t-il gré si je suis un Perfide,
Un Traitre, ou bien un Radoteur?
De cent Docteurs enfin que je prendrai pour guide,
C'est une question que pas un ne decide.
Ou chacun la decide en sa propre faveur.
Chacun la veut pour soy; chacun dit: c'est la notre.
Qui vaut mieux de l'une et de l'autre?
Qu'on me prouve, je viens toujours sur ce point là.
Et ne puis croire sans cela.
Ma raison veut avoir quelque preuve plus claire
Que les lieux communs d'un Curé.
Ce fatras obscur de chimeres,
Qu'on debite au peuple effaré,
Avec le sens commun ne s'accomode guere:
Qu'on me parle Raison, d'un Esprit épuré,
Je suis pret d'écouter, et croire vos mysteres;
Et si par la Raison on n'y peut rien connoitre,
Certes, pour croire il faut donc être
Bien aveugle, ou bien éclairé.
Bien éclairé, pour voir du vrai dans de Mysteres
Si discordans entre eux, au bon sens si contraires.
Bien aveugle, pour ne voir pas
Les Panneaux, que l'on tend à ces ames vulgaires

Qui croyent, et font si grand cas
De ces frauduleuses Chimeres;
Qu'ils gouteront un jour des Biens imaginaires,
Ou que, pour les punir, Dieu creuse sous leurs pas
Un Enfer apres le Trepas:
Oui: Mais, dites vous on risque à ne pas croire,
En croyant vous ne risquez rien.
Qui vous a conté cette histoire?
Pouvez vous croire tout et le Mal et le Bien?
Le faux, le fou, l'injuste, ainsi que l'equitable?
La Verité comme la Fable?
Non: donc il faut opter et choisir un parti.
De cent nonante neuf auront le dementi,
Votre parti tout seul sera le veritable.
Mais que prouve-t-il plus qu'un autre? Rien, helas!
Nous retombons toujours dans le meme embaras.
Il ne prouvera rien; il croira sans comprendre,
Sans raison, s'appuyant dessus la foy d'autrui,
Il païera les Tributs, que chacun veut pretendre,
Toujours soumis à tout, toujours pret à se rendre.
Quand on a ni bon sens, ni Raison pour appuy,
Que faire? ce parti n'est pas mauvais à prendre.
Un aveugle conduit par un autre dira:
Si j'y tombe il y tombera.

La consolation est toujours quelque chose....
Mais venons, il est tems, au Principe des Cauges,
Et voyons si quelqu'un de vous contredira?
Plus je cherche et plus j'envisage
De ce vaste Univers le merveilleux ouvrage;
Plus je vois des temoins de la Divinité,
J'en conçois l'Excellence et la Solidité;
J'adore en fremissant l'immense Deité,
Dont mon Esprit se forme une si belle image.
Mais si j'en cherche davantage
Je ne trouve qu'obscurité.
La Verité cachée au milieu d'un nuage
A mon Esprit confus n'offre plus de clarté;
Rien ne fixe mon doute et ma perplexité.
En vain de tous cotez je cherche quelque usage,
Loi du bon, qui du droit ne soit pas écarté;
De mille Prejugez chaque Peuple entêté,
Me tint un different langage.
Et la Raison prudente et sage
Ne decouvre qu'Erreur, et qu'ambiguité.
Chretien, Turc, Chinois, tout le monde raisonne:
Chacun dit ma croyance est bonne.
L'un dit blanc, l'autre noir: et ne s'accorde point.

Qui croirai-je? du Talapoin,
Ou bien du Docteur de Sorbonne?
Aucun: mais je demande un juge sur ce point,
Qui soit juge sincere et n'épouse personne.
Ce sera le bon sens; qui vous dit en deux mots:
Docteurs, vous êtes tous des fourbes et des sots;
Car si vous croyez veritables
Tout ce, que vous prechez, et debités aux gens;
Vous ne distinguez point le Vrai d'entre les Fables:
Vous êtes donc des ignorans,
D'eclaircir un mystere, en étant incapables.
Si vous ne croyez point, avouez donc, Docteurs;
Que vous êtes des Imposteurs.
Le Vulgaire en aveugle à l'erreur s'abandonne;
Et la plus froide fiction,
Sous l'austere manteau de la Religion,
Des sots admirateurs, dont le Monde foisonne
Frappe l'imagination
Les Revelations creuses et pathetiques,
L'Enfer, le Paradis, soumettent la fierté;
Et la crainte, ou l'espoir, dont on est agité,
Tout donne aux ignorans cette Docilité,
Qui dans toutes les Republiques
Entretient la stupidité.

Les hommes vains et fanatiques
Reçoivent sans difficulté
Les Fables les plus chimeriques.
Un petit mot d'Eternité
Les rend benins et pacifiques;
Et l'on réduit ainsi le vulgaire hebeté
A baiser les liens dont il est garotté.
Certain Législateur par semblables Pratiques,
Sçut fixer autrefois un Peuple inquieté,
Et surprit sa credulité
En donnant ses loix Politiques;
Sous le nom specieux d'une Divinité.
Puis feignant d'avoir vu sur un mont ècarté
Des visions beatifiques,
Il fit entendre alors à ces peuples rustiques,
Qu'un Dieu dans son èclat, et dans sa majesté
A ses yeux èbloüis s'ètoit manifesté.
Apres il leur fit voir les ordres autentiques,
Fabriquez à sa volonté:
Il appuya le tout par des Dits pathetiques,
Que son propre Interet avoit ainsi dicté;
Qui sçeurent ètablir ses ordres despotiques,
Et fonder son autorité
Sur cent maximes tiranniques.
Or d'un Gouvernement de la sorte inventé

Tout ce peuple fut enchanté,
De ces fadaises magnifiques,
Dont jusques à present le monde est infecté.
Ce discours un peu fort, vous deplaira peut etre,
Docteurs, et pour certain vous le condamnerez,
Par la Loy du plus fort dont vous vous armerez;
Cette Loy, qui decide en Maitre,
Est la seule raison dont vous vous servirez.
Mais pour des raisons raisonnables,
Raisons justes et sans detours,
Elle vous manqueront toujours,
Pour la defense de vos fables,
Comme on peut colliger par tout cet Entretien:
Ce n'est pas votre gout; mais chacun a le sien.
Je ne dis pas pourtant qu'il n'est aucun mystere,
Point d'Enfer, de Demons, d'Anges, de Paradis,
De Resurrection, et le reste je dis;
Sans raisonner en temeraire,
Que s'il en est, pour sur, nul homme n'en sait rien,
Et sur ce qu'on ignore on doit toujours se taire.
La Foy, me dires vous, le montre pourtant bien.
Cette preuve est certaine et claire:
Par Foy nous connoissons. He quoi? vaine chimere!
Fantome decevant! Avez vous de la Foy?

Vous? quoi! pourriez vous bien ne le prouver à moi?
Allez donc dans les mers profondes
Planter des arbres au milieu:
Transportez les monts de leur lieu:
Cheminez au travers des ondes:
Arretez le Soleil: Docteurs, faites nous voir
Des Morts ressuscitez, des Prodiges étranges.....
Point du tout, ces Travaux passent votre savoir.
Cependant vous parlez d'Enfers, de Diables, d'Anges,
De gens grimpez en l'air, de celestes Phalanges;
Messieurs, proposez vous chose en votre pouvoir
De prouver, ou si non, taisez vous sur ces choses;
Et sur maint autre encore que vous ne savez point
Adorons d'un coeur droit le Principe des causes;
Le Createur de tout, Dieu; c'est l'unique point.
Remettons en lui seul, et la Mort et la vie;
Aimons le, faisons bien, gardons nous de tout mal.
Au reste passons sans envie
Par dessus le savoir fatal,
Qu'il a voulu cacher: Car toute notre Etude
Ne peut en debrouiller le tenebreux Cahos:
Toute recherche en est et temeraire et rude.
Passons notre vie en repos:
La Raison et la Conscience,

Que nous avons reçus au sortir de l'enfance,
Suffisent pour nous amener
A cette fin, que Dieu destine.
Le plus sur est, sans tant tourner,
De suivre bien cette Loi divine;
Qu'il veut bien à tous nous donner.
Pourquoi la fiction par l'home imaginée
Doit elle l'emporter sur la realité?
L'ame au mensonge abandonnée
En depit du bon sens suivra la fausseté?
En rejettant le vrai, le reel, la clarté!
Quelle Thése pourroit être plus erronée?
Et puisque la raison à mon ame est donnée;
Je crois, que c'est pour raisonner,
Examiner, determiner;
Sans cela, pourquoi Dieu l'auroit il ordonnée?
Et pourquoi, puisque j'ai des yeux,
Dois je voir par les yeux des autres?
Qu'on me montre donc, que les votres
Sont plus surs que les miens, et me guideront mieux;
Que c'est par vous enfin, que je dois me conduire
Qu'à votre aveugle Foy ma clarté soit souscrire
Que Dieu vous à commis au monde pour cela,
Que je dois obeir, que je n'ai rien à dire,
Et qu'enfin c'est bien vous, que mon choix doit elire;

Qu'on me prouve, et j'en reste là.
Mais vous niez, dit on, les Principes vulgaires,
Sur quoi sont fondez nos mysteres.
Comment peut on prouver? Ho! voici l'embarras!
Hé quoi! ne tient il donc qu'à batir un fatras
De Principes imaginaires,
D'opinions et de Chimeres?
Car chacun en batit, Messieurs, dans un tel cas;
Avant que proposer les choses
Il faut en établir le principe et les causes,
Avec preuves; si non, l'on ne vous croira pas.
Or tout principe de soi meme
Se peut prouver fort aisement:
Ce ne doit pas etre un Sisteme
Obscur à notre Entendement.
L'Ame de l'Univers, Auteur de la Nature,
L'Etre fabriquateur de toute creature,
Qui du vaste infini pose les fondemens,
Et dans l'immensité place les Elemens;
Ce Dieu, qui sçut fixer l'obscur et la lumiere;
Debrouiller le Cahos, le vuide et la matiere,
A notre entendement se laisse appercevoir.
Mais vous, Docteurs, faites nous voir
La verité de vos Principes,
De vos Types et Prototypes;

Prouvez. Je cède à leur pouvoir.
Repondez nous, Docteurs, soutenez l'Hipotese
Si non, j'ajouterai ce point,
Que votre Doctorat se taise.
Beuvez, mangez, dormez toujours bien à votre aise,
Et ne nous endoctrinez point.
Allez parmi les Astrologues,
Les diseurs d'Horoscope et les Chiromantiens,
Debiter à des fols vos magnetiques drogues
Comme font les Sorciers et les Magiciens.
Car il est de ces gens beaucoup plus qu'on ne pense,
Quoique plusieurs disent que non.
Je soutiens qu'il en est; mais toute leur engeance
Se nomme par quelque autre nom.
Docteurs, repondez donc, si vous savez repondre?
Ou ne repondez point; Certes vous ferez bien.
Tout votre Doctorat n'est qu'un foible soutien,
Votre Foy sans raison ne sert qu'à vous confondre.
Et puisque sans raison vous ne sauriez repondre,
Defaites vous, vous ferez bien,
D'une ridicule Doctrine,
Qui n'a ni raison ni bon sens.
Mais avec ma raison je conçois et j'entens,
Je reflechis, je pense, en un mot, j'examine;
Je conclus, je me determine;

Je crois avec Raison, voilà la juste Foy.
La Raison suit des Sens la veritable route;
Elle juge par eux, eux seuls lui sont la Loy,
Le Musc se reconnoit par l'odorat sans doute,
Si l'on croit le blanc, blanc, c'est parce qu'on le voit:
On croit l'absinte amer au moment qu'on la goute,
Ainsi c'est par les Sens que notre Raison croit.
Mais croire sans Raison, Docteurs, je soutiens moi,
Qu'on est aveugle, sot, ignorant, imbecile,
Incapable de tout, et que certainement,
Votre Theologie est fausse, est inutile,
Et n'est que pour les Sots, un sot amusement.
Ce n'est que chose temeraire,
Sans clarté, ni sans jugement,
Qu'elle propose à tous de faire.
Croiez sans raisonner. C'est sur ce fondement
Sur la Foy, puis sur le Mystere
Qu'elle établit son sentiment.
Toute Religion parle même langage,
Les Mysteres, la Foy, les Miracles, c'est tout,
Ce que de concevoir aucun ne vient à bout;
Faudrat-il se livrer à ce rude Esclavage?

Croire, obeïr; à qui? à de gens comme nous;
Qui n'en savent pas plus, souvent bien moins encore,
Qui tiennent des propos de Fous,
Propos que le plus docte ignore.
Faut il croire pourtant sans preuve et sans raison?
Faut il sacrifier pour cet arrêt funeste
Et notre intelligence, et les sens, et le reste:
Quoique beaucoup plus surs, et sans comparaison,
Plus conformes enfin aux loix de la Nature
C'est à dire aux decrets de la Divinité
Car il n'est aucune Imposture
Dans l'ordre naturel que Dieu nous a dicté.
Donc la Raison doit seule être la Regle sure
Qui conduit à la verité.
Puis encor, de la, nous propose
D'aimer le Createur par dessus toute chose,
Et d'aimer le prochain aussi:
Or je conclus de tout cecy,
Que c'est par la raison, que l'on connoit la cause
Et le Principe de tout Bien:
Toute felicité dans ce Bien est enclose;
A suivre encor ce Bien, la Raison nous dispose.
Suivons la donc; c'est tout. Tout le reste n'est rien.

La Bathsebath

Autre fois sur le point du jour,
Une certaine Barsabée
Après sa cornete lavée,
Voulut se laver à son tour.
D'abord fut pour ôter la crasse
Des doigts à la jambe on passe,
De la jambe jusqu'au genou;
Et de là je ne sai par où.
Tant qu'à la fin, chemise basse
Elle s'en donna jusqu'au cou,
S'agitant de si bonne grace;
Qu'un sage en fut devenu fou.
David du haut de sa Terrasse
Je ne sai comment, l'apperçut;
Elle étoit blonde, blanche et grasse:
Le voilà tout d'un coup en rut.
Le grand Veneur de telle chasse
D'abord chez la Belle courut,

Croïant s'y trouver bonne place;
Il fit l'ambassade qu'il dut.
Mais avec que sa bonne grace
La Belle assez mal le reçut;
Soit pour la feinte ou la grimace:
Mais à la fin elle le crut.
Puis la joint, David l'embrasse;
Et tant il fit, qu'elle conçut.
La premiere fois ce ne fut
Qu'afin de mieux marquer la chasse,
L'Enfant naquit, l'Enfant mourut.
Mais pour la seconde valut
Un Tresor à l'humaine Race.
Car de là vint come à Dieu plut,
De main en main notre salut.
Il faut avouer, que la Grace
Fait bien des tours de passe passe
Avant d'arriver à son but.

Ex
Biblioth. Regia
Berolinensi

II